

Notes politiques inédites

DE VICTOR HUGO

Nous publions ici quelques remarques inédites¹ de Victor Hugo, touchant à la politique de son temps. Nous les avons classées, dans toute la mesure du possible, selon l'ordre chronologique. Les dates que nous indiquons pour certains fragments sont fournies par le poète lui-même.

Le pastiche du Moniteur rendant compte d'une séance imaginaire de l'Assemblée Nationale a visiblement été écrit au lendemain de la fameuse séance du 8 mars 1871, lors de laquelle Victor Hugo démissionna. Le vicomte de Lorgeril avait effectivement déclaré : « L'Assemblée refuse la parole à M. Victor Hugo, parce qu'il ne parle pas français. » L'abbé Jaffré s'était contenté de crier : « A mort ! »

Henri GUILLEMIN.

Quand les partis vont au hasard, le hasard leur donne des leçons.

Ne vous pressez pas trop d'admirer les grand politiques du quart d'heure, dont on dit : sans eux la France ne

1. Je tiens à exprimer ici ma profonde gratitude aux héritiers de Victor Hugo qui ont bien voulu mettre à ma disposition sans réserve, avec une confiance et une générosité dont je ne leur serai jamais assez reconnaissant, tous les papiers intimes, et encore inédits, du grand poète.

VICTOR HUGO

pourrait marcher. C'est peu de chose après tout. Ce sont des souliers qui deviendront des savates. Où est M. CORBIÈRES ? Qu'est devenu M. de VILLÈLE ? Qu'est-ce que c'est que M. MOLÉ ? Rien n'est triste à voir comme un homme d'Etat éculé.

1848.

J'ai reconnu qu'il ne suffisait pas d'être pour *l'idée*, qui est la liberté, et qu'il fallait être aussi pour la *forme*, qui est la République. Rien ne vit hors de sa forme.

Le testament de M. le duc d'ORLÉANS, récemment publié, indique un sentiment vrai des réformes profondes dont la société a besoin.

Il a fait jeter les hauts cris aux ultra-blancs. L'autre jour, chez M. PASQUIER, M. de MONTALEMBERT, du ton d'un homme désillusionné, disait devant moi à propos de ce testament que je défendais seul : « J'avais cru jusqu'ici que la mort de M. le duc d'ORLÉANS avait été un malheur. »

Juin 1849.

Bourgeois parvenus qui tirent l'échelle après eux et ne veulent pas laisser monter le peuple.

Mai 1850.

Une chose frappante, c'est que parmi les classes qui se sont le plus vite et le plus aisément résignées à Louis BONAPARTE, on voit une partie de celles au profit desquelles principalement se fait, depuis soixante ans, la Révolution, c'est-à-dire beaucoup d'ouvriers et de paysans.

NOTES INÉDITES

Il semblerait que ces travailleurs, si étrangement ralliés au crime, se soient dit : « Bah ! la République nous avait promis tout, tout de suite ; elle ne nous l'a pas donné. Les grives ne sont pas tombées toutes rôties dans notre écuelle ; nos sabots ne sont pas devenus en dix minutes des escarpins ; la République n'a pas été ce que nous croyions ; prenons Louis BONAPARTE ! Nous voilà dans la honte, dans les bandits, dans les sabreurs, dans les voleurs, c'est bien fait ! »

Que des enfants disent : « *Na !* » on le comprend ; mais des hommes !

Le satisfait, c'est l'inexorable.

J'ai reçu par carte postale une lettre anonyme qui m'appelle vieux toqué, vieux cogne et champignon de mauvaise foi. La lettre se termine par ce cri dont l'accent aigu part du cœur : Vive l'empereur !

Il y a des gens qui sont nés pour servir leur pays, et d'autres qui sont nés pour servir à table.

A de certaines époques, les lâches s'étalent, les traîtres s'élargissent, les fourbes tiennent publiquement de la place, une vaste turpitude publique brille au soleil, et à voir tout ce qu'il y a sur le pavé, il semble que la France ait pris un vomitif.

Toute invasion étrangère est suivie d'une invasion monarchique.

1871.

651

VICTOR HUGO

Je suppose CORNEILLE à cette Assemblée. Voilà comment cela se passerait :

CORNEILLE. — *Que*

M. DORIVAL. — Queue ?

M. BELCASTEL. — Rouge !

LA DROITE, *en masse*. — Queue rouge ! (*Longs éclats de rire.*)

M. Raoul DUVAL, à *Corneille*. — Respectez les lois !

CORNEILLE. — *vous*

M. ANESSON-DUPERRON. — Hou ! Hou !

LA DROITE. — Hou ! Hou ! (*Hilarité générale.*)

CORNEILLE. — *liez.*

M. BABIN-CHEVAYE. — Liez ? Oui ! liez les fous !

M. PRAX-PARIS, à *Corneille*. — Comme vous !

LA DROITE. — Bravo !

CORNEILLE. — *vous !*

M. MICHAL-LADICHÈRE. — Encore vous !

M. BEAUCARNE-LEROUX. — Ce Corneille rabâche !

LA DROITE. — Assez ! Assez !

CORNEILLE. — *qu'il*

M. COURBET-POULARD. — Quille ? Qu'est-ce que cela veut dire ?

M. LAFON-FONGAUFIER. — A la question !

M. BOIS-BOISSEL. — A la question !

LA DROITE. — A la question ! A la question !

CORNEILLE. — *fit*

M. CARAYON-LATOUR. — Fi ! Vous nous dites fi !

M. BRETTE-THORIN. — C'est une insulte !

M. PONTAL-PONTCARRÉ. — L'orateur outrage l'Assemblée !

M. MONNOT-ARBILLEUR. — A l'ordre !

TOUTE LA DROITE. — A l'ordre !

CORNEILLE. — *contre.*

M. MATHIEU-BODET. — Contre qui ?

M. VAUX-VIMEUX. — Contre nous ?

M. BOREAU-LAJANAUDIE. — Vous insultez l'Assemblée !

M. HUON-PENNANSTER. — Expliquez vos insultes !

M. DAPILLON-LASELVE. — Monsieur le Président, l'orateur continue d'injurier l'Assemblée.

NOTES INÉDITES

M. KOLB-BERNARD. — Nous demandons formellement qu'il soit rappelé à l'ordre !

TOUTE LA DROITE, *se levant*. — A l'ordre ! A l'ordre !

CORNEILLE. — *trois*.

M. CORMELIER-LUCINIÈRE. — Troyes ?

M. PONTAL-PONTCARRÉ. — En Champagne ! (*On rit.*)

LA DROITE. — A l'ordre ! A l'ordre !

CORNEILLE. — *Qu'il*

M. DIETZ-MONIN. — Encore !

M. VIMAL-DESSAIGNES. — Encore quille ! (*Longs éclats de rire.*)

M. BEAUCARNE-LEROUX. — Quand je vous disais qu'il rabâche !

M. DORÉ-GRASLIN. — Assez !

TOUTE LA DROITE. — Assez ! Assez !

CORNEILLE. — *mou*

M. JOCTEUR-MONTROSIER. — De veau ! (*Les rires redoublent.*)

M. L'ABBÉ JAFFRÉ. — Ce langage est indigne de l'Assemblée.

M. DE LORGERIL. — Monsieur le Président, retirez la parole à M. Corneille. Il ne parle pas français !

CORNEILLE *ouvre la bouche pour continuer.*

LA DROITE EN MASSE. — Assez ! Assez !

La fin de ce que voulait dire CORNEILLE se perd au milieu du bruit.

A l'entrée des troupes de Versailles dans Paris, un soldat venait de tuer et fusiller au hasard devant lui ; M. REVU l'accosta, lui parla, finit par lui inspirer confiance, et le soldat, tout en causant, lui montra et lui donna ce livre de prières¹ distribué aux troupes par les soins des chefs et que tous les soldats, en tuant, avaient sur eux.

1871.

1. Petite brochure de 32 pages (8 cm. × 6 cm.) intitulée : *Prières diverses*. — *La sainte messe*. — *Les vêpres du dimanche*. — *Cantiques*. (Lille, Typ. J. Lefort. 1870.)

VICTOR HUGO

Et le pauvre petit royalisme rabougri de 1815, vendéen et condéen, le fils de l'antique *Quotidienne*, le vrai, le seul royalisme, mou, mais bien conservé, devenu curiosité et pouvant au besoin servir d'échantillon, où est-il ? Il a disparu. Votre néo-monarchisme, le fusionnisme, dans on ne sait quel accès de voracité, se méprenant et le croyant nourrissant, l'a englouti comme ce Jocrisse gourmand qui, ayant mis la main sur le bocal où nageait dans l'esprit de vin le fœtus d'une marquise, goba M. le Chevalier, le prenant pour une prune à l'eau-de-vie.

1873.

Ah ! M. M. les jésuites, ah ! M. M. les absolutistes, vous tenez la queue de la poêle ? Patience ! Frira bien qui frira le dernier.

Venue inévitable d'un Spartacus russe.

